

Notes Autobiographiques D'un Iroquois Cayuga

Marcel Rioux *Service d'anthropologie, Musée national, Ottawa.*

Au cours d'une enquête ethnographique, le choix des informateurs ne se fait pas toujours selon des critères absolument objectifs; en principe, ce choix devrait se faire après que l'enquêteur a connu un grand nombre d'individus de la communauté à l'étude et qu'il a pu se rendre compte des possibilités de chacun. Bientôt, toutefois, apparaissent des facteurs limitatifs: certains individus qui seraient de bons informateurs n'ont que très peu de temps à consacrer à l'ethnographie; d'autres sont trop timides et ne peuvent exprimer ce qu'ils savent; d'autres, enfin, pour une raison ou pour une autre, ne veulent pas devenir informateurs. Aussi, la plupart du temps, le choix se fait-il sans trop de raisonnements: l'ethnologue rencontre un individu qui aime parler et dont la personnalité lui agréée; c'est le début peut-être de quelques mois de conversation intense.

Pat, l'informateur Cayuga dont je veux présenter quelques aspects de la vie n'a pas été choisie autrement. C'est un homme qui avait beaucoup de loisirs à cause de l'état précaire de sa santé, qui est assez vieux pour avoir connu et vu beaucoup de choses, qui parle bien l'anglais et le cayuga, qui a occupé de hautes fonctions dans le gouvernement de sa tribu et qui, par-dessus tout, n'éprouvait aucune timidité avec moi. Pendant environ trois mois, je le vis presque tous les jours. Nos rencontres avaient lieu soit chez lui, soit dans l'école primaire de son arrondissement où je logeais pendant l'enquête.

Pat est Cayuga, c'est-à-dire qu'il est membre d'une des six nations iroquoises qui sont représentées aujourd'hui à la réserve Six-Nations de Brantford: Mohawk, Onondaga, Oneida, Seneca, Tuscarora et Cayuga. Sur cette réserve vivent à peu près 5 000 Iroquois dont 1 000 Cayugas environ. Les Cayugas sont divisés en deux groupes: Hauts et Bas Cayugas selon qu'ils habitent le haut ou le bas de la réserve. Chaque groupe cayuga possède un endroit culturel, une Grande Cabane. Les Hauts Cayugas sont moins nombreux que les autres et leur Grande Cabane a tendance à être moins fréquentée que celle des Bas Cayugas. Les tenants de la religion de Skaniadario,

(reformateur religieux qui, à la fin du XVIII^e siècle, prêcha à ses compatriotes iroquois une nouvelle religion formée de certains éléments chrétien et de religion iroquoise (voir : Parker, Arthur C. «The Code of Handsome Lake, the Seneca Prophet», *New York State Museum Bulletin*, 163, Albany 1913), se recrutent surtout parmi les Cayugas; des 1 200 adeptes de cette religion, 900 à peu près sont Cayugas, dont 650 à peu près sont Bas Cayugas. Il y a deux autres Grandes Cabanes sur la Réserve, l'une pour les Onondagas et l'autre pour les Senecas. Les Mohawks, les Oneidas et Tuscaroras sont à peu près tous chrétiens. On peut donc dire qu'à la réserve Six-Nations il y a 1 200 adeptes de Skaniadario et 3 800 chrétiens.

«Mon père s'appelait Sam Longboat, du clan de la tortue. Ma mère dont je ne me souviens pas du nom mourut alors que j'avais un an et mon père quand j'en avais cinq.» Je lui demande de faire un effort pour retrouver le nom de sa mère. «C'est une chose assez curieuse que je ne puisse pas retrouver le nom de ma mère. Quand elle est morte, j'étais tellement jeune que je ne l'ai pas connue et que je ne me suis jamais informé de son nom.» C'est un peu plus tard que j'appris que sa mère était fille illégitime, ce qu'il n'avait pas voulu m'avouer au début. Sa grand-mère était la matrone «head woman» de sa famille maternelle du clan de la tortue, chez les Bas Cayugas. Son père était un fermier assez pauvre; il possédait une terre de cinquante acres dont il ne s'occupait pas beaucoup; il cultivait surtout le maïs et la pomme de terre.

Sa mère mourut alors qu'il n'avait qu'un an; son père, qui jusque là, avait été un cultivateur qui gagnait sa vie et celle de sa famille, se mit à boire et fut obligé de se séparer de ses enfants; les trois plus vieux furent envoyés au Mohawk Institute de Brantford et Pat fut placé chez une de ses tantes, la soeur de son père. Quand Pat se joignit à cette nouvelle famille il y avait déjà deux enfants, un garçon et une fille. Aussi loin que Pat peut se souvenir, il a toujours été heureux dans cette famille; sa tante aimait les enfants et faisait tout en son possible pour leur donner assez à manger et leur rendre la vie agréable. «Mon oncle, dit-il, me montra tous les travaux de la ferme; il m'initia à tous ces menus travaux qu'un jeune garçon peut accomplir; il était très doux et très patient avec moi; il m'enseignait tout ce qu'il savait. Vers l'âge de 10 ans, je l'accompagnais toujours dans les champs et dans les bois pour l'aider. Après l'école, ma tante m'envoyait retrouver mon oncle aux champs. Là, j'apprenais le métier. Je m'occupais des vaches et des cochons. Mon oncle me donnait de sages conseils sur ce qu'il fallait faire et ne pas faire; il me disait que si je me

mettais à faire usage d'alcool, je deviendrais très pauvre; 'un jour, quand tu seras vieux, tu comprendras pourquoi je te dis ces choses.'»

Un beau jour, ses parents adoptifs allèrent visiter le père de Pat et ne le trouvèrent pas dans sa maison; le lendemain, ils ne le trouvèrent pas non plus. «J'étais bien jeune moi-même et ne savais pas trop ce qui se passait.» Au bout de quelques jours, on commença à s'inquiéter et on s'en informa à droite et à gauche. Des personnes l'avaient vu ivre, sur la route de Calédonia. À quelques temps de là, on le ramassa ivre près de Hamilton. On l'enferma à l'asile de Woodstock où il mourut quinze jours plus tard; il fut enterré sur la réserve, dans le cimetière Cayuga.

Après la mort du père de Pat, les trois oncles – frères de son père – prétendirent que la terre leur revenait parce que le défunt n'en avait pas la nue propriété. Le conseil iroquois accorda trois acres à chacun des quatre enfants et les trois oncles se partagèrent le reste. Pat ajoute : «Pourtant, on m'a dit par la suite que la mère de mon père avait donné à chacun de ses enfants une propriété; chacun aurait dû être satisfait et nous aurions dû garder la terre de mon père; c'est mon père qui avait gardé sa mère et c'est lui qui l'a enterrée; il avait été très bon pour elle.» Quand la soeur de Pat mourut, sa part de terre fut divisée entre Pat et ses deux frères. Quand un frère mourut, sa part fut divisée entre Pat et son autre frère. Pat racheta ensuite la part de ce frère. C'est ainsi qu'il devint propriétaire de la terre qu'il occupe aujourd'hui.

«Mon père adoptif parlait l'anglais; sa femme et ses enfants ne parlaient que la langue indienne. Tout le monde parlait Cayuga à la maison. Le fils de ma tante qui était plus âgé que moi me faisait quelques fois des remontrances quand je me conduisais pas bien; ma mère adoptive m'a quelques fois donné du fouet; mon oncle ne s'occupait pas beaucoup de moi; il ne me grondait jamais ni ne me punissait. Mon cousin me montrait à chanter et à danser; il m'avait fabriqué un costume iroquois et une petite crécelle. Un peu plus tard, on me donna un meilleur habit et de meilleurs objets cérémoniaux. Ma tante encourageait toutes ces leçons et m' enjoignait fortement de toujours aller à la Grande Cabane parce que, disait-elle, c'est là que nous Indiens, devons aller. La première danse à laquelle je participai fut la danse de la Longue Plume. Par la suite, ce devait être la danse que j'exécuterais le plus souvent. Pendant 50 ans, ce fut moi, qui, à la Grande Cabane, dansai cette danse. À chaque fois qu'il y avait une cérémonie, ma tante me disait d'y aller et je m'y rendais. C'est à peu près la chose la plus importante que ma tante m'a apprise : aller à la Grande Cabane, danser et chanter. Elle me disait aussi : quand tu vas à la Grande

Cabane écoute bien ce qui se raconte et surtout, écoute bien les plus vieux qui prennent la parole; ce sont eux qui savent les 'choses' et c'est d'eux que tu dois les apprendre; ils possèdent la vérité.

Nous mangions beaucoup de soupe de maïs, du pain de maïs, des légumes, du lait et du beurre; nous ne mangions pas de viande très souvent. Mon oncle travaillait souvent pour les Blancs et rapportait fidèlement sa paie à sa femme. Il ne buvait pas. Ma tante travaillait aux champs et s'occupait du foyer. Leur fils, de dix ans mon aîné, passa sa vie à cueillir des fruits pour les Blancs dans la région de Jordan, à chasser et à pêcher. Il n'est jamais allé à l'école et ne parlait pas l'anglais.

Les meubles de la maison de ma tante n'étaient pas très dispendieux. La maison n'était pas divisée; en bas, il y avait une table, des chaises, un poêle, une armoire et un lit pour les vieux. En haut, il y avait deux lits et un grabat de feuilles de maïs sur le quel je couchais, mon cousin et ma cousine couchaient dans les deux lits.» Pendant les années que ses frères et soeurs passèrent au Mohawk Institute Pat ne les vit pas souvent.

Quand Pat eut environ 12 ans, sa tante mourut. «Je quittai aussitôt l'école car je considérais que je venais d'acquérir ma liberté. Il n'y avait plus personne pour me dire quoi faire; mon oncle ne s'occupait pas de ces choses-là. C'est ma tante qui s'est occupé de mon éducation: c'était elle qui dans les affaires de la maison avait la main haute. Avant de mourir, ma tante qui était elle-même propriétaire de la terre sur laquelle nous vivions nous réunit un beau jour, en présence d'un vieillard de notre parenté et nous dit qu'étant bien malade, elle devait songer à faire son testament. 'Cette terre de 40 acres, dit-elle, m'appartient et je veux qu'après ma mort, Pat et mes deux enfants vous continuiez de vivre ici car cette terre vous appartient. Il ne faut pas partir et c'est ici que vous devriez finir vos jours. Soyez bons les uns pour les autres. Il vous faudra garder et faire vivre mon mari jusqu'à sa mort.' Quelque temps après sa mort, sa fille se maria et déménagea. Le père mourut peu après; le fils infirme s'amouracha d'une vieille veuve avec laquelle il voulut vivre comme mari et femme. Je suppose que mon cousin, qui était infirme, voulait une femme comme les autres. La seule qu'il eut jamais, ce fut celle-là; il fut bien obligé de s'en contenter. Cette veuve ne m'aimait pas et était très autoritaire; elle ne voulait pas que je mange à sa table. C'est alors que je déménageai chez ma cousine qui venait de se marier. La brouille s'établit alors dans notre famille, à cause de cette veuve.» Le mari de cette cousine chez laquelle Pat demeurait voulut alors chasser cette veuve qui habitait dans la maison où sa femme était née. «Vous n'êtes pas mariée, lui dit-il, et vous semez la

discorde dans cette famille.» «La veuve fut obligée de partir mais en emmenant avec elle son amoureux. Ils vécurent ensemble dans une petite maison abandonnée. Mes oncles se mirent alors en frais de régler cette affaire de famille: ils conseillèrent à mon cousin et à ma cousine de diviser la terre et la maison en deux et d'en prendre chacun une moitié. Dans cette transaction, il ne fut pas question de moi, bien que chacun fût au courant de ce qu'avait dit ma tante avant de mourir. Ce qui fut dit fut fait. Mon cousin prit sa part de maison et la transporta ailleurs; ma cousine vendit sa part. Quant à moi, j'étais jeune et laissais les choses aller à leur gré sans tenter d'intervenir.

La veuve de mon cousin mourut la première; peu de temps après le cousin mourut à son tour. Puis, ce fut le mari de ma cousine qui mourut. Ma cousine restait donc seule après avoir hérité des biens de son frère, dont elle avait pris soin. Un jour, elle me dit, 'Je ne suis pas très bien et je ne crois pas que je ne vivrai pas beaucoup plus avant. Je veux te céder les 20 acres que j'ai hérité de ma mère. Va chercher Alex B. et Jos. L.; je veux faire un testament en ta faveur.' J'allai chercher ces deux chefs-là et Annie fit un testament qu'elle cacha sous son lit.

À quelques temps de là, ma cousine, quoique percluse, épousa un MacLeod, un dépensier et un coureur de jupons. Cet homme était chrétien; Annie qui avait toujours été de la religion de la Grande Cabane consentit à l'épouser devant le ministre protestant. Un an après ce mariage, je dis à ma cousine Annie: je vais apporter le testament chez moi. Elle me demanda de regarder sous le matelas où elle avait caché le document. Il n'était plus là. Ma cousine qui ne se levait pas de son lit à cause de ses rhumatismes fut fort surprise d'apprendre que le testament avait disparu. Nous commençâmes à soupçonner son mari, MacLeod. Nous avertîmes les gendarmes de venir faire enquête. Ils vinrent un jour que MacLeod travaillait près de la rivière; ils allèrent le chercher à dos de cheval et lui demandèrent s'il avait vu le testament en question. Ils se contenta de répondre: 'Je ne sais pas.' Annie fit un autre testament que j'apportai chez moi, cette fois-là.» À quelque temps de là, Pat voulut faire homologuer ce testament par le conseil des chefs. Ce furent de longues procédures; le conseil refusa d'accepter le testament en soutenant que Pat l'avait extorqué à sa cousine mourante et qu'il n'en avait pas pris soin jusqu'à sa mort. «MacLeod vendit la maison d'Annie, dépensa l'argent et mourut à quelque temps de là. Annie, seule et malade, alla vivre chez des parents; ceux-ci moururent ensemble, dans l'espace de six heures; elle alla vivre chez un autre couple. Quand la femme mourut Annie revint chez elle et me fit savoir qu'elle voulait me voir. J'y allai; elle me dit alors combien elle était seule; elle me

demanda de prendre soin d'elle et qu'en retour elle me donnerait la terre où elle vivait. Ma femme et moi allâmes vivre avec elle. A quelques temps de là elle mourut. Nous héritâmes de sa terre en 1937. Je la vendis 1300 dollars. Je transportai tout ce qu'il y avait de bois sur cette terre et je me bâtis une maison, celle que j'habite maintenant.»

Ce récit anticipe sur les événements qui vont suivre. Pat alla vivre chez Annie : il passait l'hiver là et l'été, il allait cueillir des fruits pour les gros propriétaires de la région du Jordan. Tous les printemps, un certain nombre d'Indiens quittent la réserve soit seuls soit avec toute leur famille pour aller cueillir des fruits. Ils demeurent dans de vieilles cabanes que les propriétaires ont construit il y a longtemps, et qu'ils habitent pendant cette période. Les cueilleurs sont payés à tant du vaisseau de fruits qu'ils cueillent. Quelques-uns partent le printemps et reviennent à la fin de l'automne. Toute la famille travaille à la cueillette et souvent elle peut amasser une somme assez rondelette. Un peu plus tard, Pat fut embauché par un vieux fermier de Calédonia qui n'avait pas d'enfant et vivait seul avec sa femme. «Je passais la semaine chez ce fermier et revenais passer le dimanche sur la réserve. Je faisais là l'ouvrage d'un fermier. Je gagnais dix dollars par mois; j'étais nourri, logé et lavé. De plus, le fermier me donnait souvent des choses que je ne pouvais pas me procurer à cause de mon manque d'argent. L'été, nous travaillions assez fort alors qu'en hiver nous avions passablement de temps de libre. Quelques fois, j'allais travailler aussi pour des voisins parce que c'était la coutume chez eux de se prêter des journées de travail. Mon patron m'avait acheté une bicyclette d'occasion dont je me servais pour aller à la réserve en fin de semaine et pour me promener le soir.

J'étais extrêmement timide et un peu honteux de ma condition. Je pouvais quelques fois parler aux Blancs que je rencontrais mais je n'étais pas ami avec eux; jamais le soir je n'aurais pensé à aller les visiter; je restais à la maison chez les cultivateurs qui m'embauchaient. Je restais tranquille et ne sortais jamais de mon trou. De mon temps les enfants qui voyaient des Blancs aller dans leur famille se cachaient pour ne pas les voir. Nous avions pourtant coutume d'en voir car plusieurs faisaient paître leurs animaux sur la réserve et les amenaient le matin et les ramenaient le soir. Mais les enfants restaient très gênés devant eux.»

Entre temps ses frères et sa soeur étaient sortis du Mohawk Institute; un de ses frères et sa soeur revinrent à la religion de la Grande Cabane, alors que son autre frère resta chrétien; épileptique de naissance, il mourut très jeune sans laisser de prospérité.

«Je restai deux ans chez le fermier blanc; je le quittai parce que j'étais devenu assez grand et que d'autres plus vieux me mirent dans la tête que je serais mieux si je le quittais. Mon salaire était bas et même si mon patron l'avait augmenté, je ne crois pas que je serais resté là. On me convainquit que je serais mieux de cueillir des fruits que de travailler à salaire. Plus jeune, j'avais cueilli avec la famille de ma tante, et je ne pouvais faire tout ce que je voulais. Ma tante me disait quoi faire et je le faisais. Elle me disait que si j'en ramassais beaucoup, je pourrais garder l'argent et l'employer comme je le voudrais, c'est-à-dire pour m'acheter les vêtements que je voudrais où je voudrais. Nous allions travailler près de Ste-Catherines; toute la famille allait s'installer là: mon oncle, ma tante, ses deux enfants et moi-même; une cousine mariée venait aussi habiter avec nous. Tout ce monde demeurait dans une maison, pas loin de la ferme des patrons. Mon oncle travaillait à la journée chez les fermiers; nous, nous ramassions des fruits. Nous étions payé un sou pour chaque récipient de fraises, dont la grandeur tenait entre la chopine et la pinte; pour les framboises, les cassis et les mûres, deux sous.

Vers l'âge de 19 ans, je fus très malade. Je demeurais chez ma cousine Annie. Un jour que j'étais près du poêle en proie à une grosse fièvre, la concubine de John Smoke entra et me demanda si j'étais malade. Elle me demanda de l'attendre, qu'elle viendrait me soigner. Au bout de quelques minutes elle revint avec des racines jaunes qu'elle ébouillanta; elle me fit boire le jus et mit à l'endroit douloureux de mon dos une pâte qu'elle avait fabriquée avec ces racines. Je suivis ce traitement; après deux semaines j'étais guéri.

Un été, alors que j'avais 21 ans, j'allais aux fruits et revint avec la somme de soixante dollars; j'allai passer l'hiver chez ma cousine Annie. Jusqu'à ce moment-là, je ne m'étais pas beaucoup occupé des femmes. Un beau jour, vers le début de janvier, je me mis à m'intéresser à une fille que je connaissais depuis toujours. Pendant un mois, j'allais chez elle régulièrement pendant le jour; je travaillais avec le père de cette fille et nous causions tous ensemble; jamais je n'allai la voir le soir et jamais je ne sortis avec elle; je la visitais toujours pendant le jour. Un mois après avoir commencé de la fréquenter, au début de février, alors que le festival de la Nouvelle Année battait son plein j'allai chez elle le matin; comme je me dirigeais vers sa maison, elle vint me rencontrer dans la route. Elle devait avoir 20 ans à peu près. Je lui demande alors si elle voulait m'épouser. Elle me répondit : 'I don't mind mais je ne sais pas ce que mes parents vont penser de cela'. «Allons leur demander tout de suite,' dis-je. Nous entrâmes dans la maison et demandâmes la permission

aux parents qui donnèrent facilement leur consentement. Nous partîmes tout de suite et allâmes chez Abraham Charles, ministre du mariage. Celui-ci nous maria sur le champ et nous dit d'aller voir Austin Bill, un chef civil qui aurait à parapher le document que lui, Charles, avait rempli. Nous retournâmes déjeuner chez les parents de ma femme, des Onondagas, lui, du clan du loup et elle, du clan de la tortue. Après le déjeuner, nous allâmes chez Austin Bill qui signa le document. Et nous étions bien mariés! Nous retournâmes chez les parents de ma femme et je demandai à son frère de venir nous reconduire chez Annie, ma cousine. Il acquiesça et vers le soir nous arrivâmes chez Annie pour y demeurer. Nous y passâmes le reste de l'hiver. J'avais à ce moment vingt-cinq dollars ou trente pour passer l'hiver; j'aidai le mari d'Annie dans les travaux de ferme.

Le premier avril suivant, nous partîmes tous les deux pour Jordan à la cueillette des fruits. Nous revînmes en octobre avec deux cent dix dollars. Je commençai alors, à me bâtir une maison; à un moment donné, je n'eus pas assez d'argent et décidai d'aller hiverner chez mes beaux-parents. Pendant l'hiver, je coupai du bois. Le printemps suivant, nous allâmes encore à Jordan pour n'en revenir qu'à l'automne. Cette année-là, nous gagnâmes deux cent dix dollars. Je finis de construire la maison et nous y passâmes l'hiver. Ma femme eut alors son premier enfant ; au bout d'un mois il mourut.

Je n'étais pas chez moi quand ce premier bébé mourut. Après sa naissance, au début de janvier 1906, il fallait absolument que je travaille ; je m'étais marié sans maison et sans argent et il *fallait* que je travaille. Bob Smoke vint alors me demander si je n'irais pas travailler à faire du bois de papier près de Burford. Ma femme était bien chez ses parents et ça m'a décidé de partir. Nous étions environ 25 Indiens qui travaillions là. Le jeudi de la deuxième semaine que nous étions là, j'ai reçu un télégramme à Burford que mon enfant était mort. Le patron me régla ce qu'il me devait et je pris le train de Burford à Calédonia. De la gare jusque chez mon beau-père, je fis le trajet avec Bill Williams. Quand j'arrivai, je trouvai l'enfant mort. Le lendemain, les funérailles eurent lieu; il fut enterré à la Grande Cabane Onondaga; le soir précédent, il y avait eu une veillée; dix jours plus tard on fit une autre fête à laquelle j'assistai avant de retourner bûcher du bois. Toutes les deux semaines, je venais visiter ma femme pour voir si tout allait bien. Si j'avais suivi mon idée, ma femme serait venue demeurer avec moi à Burford, mais le patron s'y objectait à cause de l'espace limité dont les bûcherons disposaient. Quand j'allais chez mes beaux-parents, je coupais du bois pour quinze jours,

afin que ma femme ne souffrît pas du froid. Je gagnais à peu près un dollar par jour et tout ce que je gagnais, je le donnais à ma femme. La nourriture était bonne au chantier et nous ne travaillions pas le dimanche. Nous allâmes encore à Jordan l'année suivante. À notre retour, ma femme accoucha à la maison d'un autre enfant, de Sam, celui qui a maintenant 43 ans. J'avais 22 ans et ma femme 20. Ma belle-mère vint nous prêter main forte à la naissance de l'enfant; nous ne célébrions ni la Noël ni le jour de l'An des Blancs. Je ne me souviens pas si on lui donna son nom au festival de la Nouvelle Année ou à la Danse du maïs vert; cette question de noms, c'est une chose dont les hommes ne s'occupent pas beaucoup; c'est une fonction réservée aux femmes. Il faut que la gardienne des noms fasse savoir aux parents quels noms sont libres pour une famille donnée; il n'y a qu'un nombre limité de noms dans chaque famille. (Le petit-fils de Pat eut à prendre le nom d'un individu de Syracuse parce que, justement à ce moment-là, il n'y avait que ce nom là de libre).

Entre 15 et 25 ans, je fis usage d'alcool; des jeunes gens plus âgés que moi m'y incitèrent; c'était le samedi soir surtout que nous buvions et jouions à l'argent. À cette époque-là, nous ne pouvions boire dans les endroits publics. Nous revenions à la réserve en emportant, malgré la défense qui nous en était faite, de quoi boire et nous buvions et jouions jusqu'au lendemain. Vers l'âge de 25 ans, je cessai complètement de boire et de jouer; les jeux que nous jouions étaient le *poker*, le *yuker* et le *seven-up*. Nous n'avions pas le droit de jouer les jeux cérémoniaux que nous jouions à la Grande Cabane et nous nous en abstenions. En ce temps-là, les gens buvaient autant qu'aujourd'hui; certains boivent de la lotion à barbe; d'autres extraient le jus de confitures gâtées. Les femmes se sont émancipées très vite pendant les quarante dernières années. De mon temps, elles ne parlaient pas l'anglais et restaient presque toujours à la maison. C'était les hommes qui allaient parmi les Blancs et qui apprenaient l'anglais. Maintenant les femmes ont beaucoup de toupet; elles sortent beaucoup et parlent anglais. Les naissances illégitimes se multiplient; les Blancs des alentours ne sont pas étrangers à plusieurs d'entre elles.

L'hiver qui suivit la naissance de Sam, je travaillai encore en dehors à la coupe du bois. Nous demeurions là où je demeure aujourd'hui, mais dans une autre maison. C'était une maison en bois rond qui mesurait à peu près 22 pieds sur 26. À ce moment-là, nous n'avions pas d'animaux de ferme. Annie, ma cousine, demeurait près de la rivière et j'allais la visiter assez souvent. J'avais un bon ami dans la personne de Nick Cayuga, marié et père de plusieurs enfants; il était lui-même un peu plus vieux

que moi. Quand j'étais mal pris, j'allais le voir et il me prêtait de l'argent. Avec Annie et son mari, c'était les seules personnes que nous visitions. Bien que j'aie salué tout le monde, je n'étais pas très ami avec personne d'autre que ceux que j'ai mentionné. Je voyageais soir et matin pour aller et revenir de mon ouvrage. Le soir, en passant par Calédonia, j'achetais des provisions que je rapportais dans un sac de jute. Je ne visitais pas beaucoup mes beaux-parents; j'avais l'esprit plus tourné du côté de Calédonia que du côté de mes grands-parents. De plus, je ne connaissais presque personne là où ils demeuraient et je n'avais pas beaucoup d'inclination à aller ce de côté-là. J'avais aussi de bons amis chez des Blancs qui habitaient en bordure de Calédonia; je leur empruntais de l'argent et les visitais quelquefois. J'avais du crédit chez un marchand des environs.

À ce moment-là, je n'avais absolument rien de côté; tout l'argent que je possédais, je l'avais dans ma poche. Je prenais de l'alcool et jouais à l'argent presque à tous les samedis; je ne buvais pas beaucoup ni ne jouais beaucoup, mais je dépensais quelques dollars de paie toutes les semaines.

Dans ce temps-là, on faisait beaucoup plus de cuisine qu'aujourd'hui; ma femme faisait souvent du pain de maïs, de la soupe au maïs et aux haricots. Je n'avais jamais que deux, trois et quatre dollars d'avance, jamais dix ou quinze. Je participais à toutes les cérémonies de la Grande Cabane.»

Après la naissance de Sam, leur premier enfant, la femme de Pat donna naissance à deux enfants se suivant de très près: Huron et Rose. Huron mourut tuberculeux à l'âge de 19 ans; Rose se maria à l'âge de 16 ans. Elle eut un enfant; elle mourut peu après, tuberculeuse elle aussi. Son enfant mourut aussi quelques temps plus tard à l'hôpital. Rose mourut chez Pat parce qu'elle ne vivait plus avec son mari. La femme de Pat ne voulut jamais prendre l'herbe qui rend stérile. «Une femme qui prend cette herbe, dit Pat, fait clairement entendre qu'elle ne veut pas d'enfant du tout et qu'elle veut être libre de tout travail. Dieu ne pardonne pas à une femme qui fait un tel geste.»

«En 1911, alors que nous avions Sam, Huron et Rose, nous allâmes cueillir des fruits à Grimsby. Toute ma famille vint avec moi. Nous habitions là une maison où il n'y avait ni eau ni électricité. Nous n'en revînmes qu'à l'automne. Ma femme m'aidait à cueillir les fruits. L'hiver, je travaillai à la coupe du bois parmi les Blancs. En 1914, Curtis naquit; il a aujourd'hui 36 ans. Bientôt la guerre vint. Au début, personne ici ne pensait à la guerre comme à une malédiction. Nous ne pensions pas que ce serait une longue guerre. Ce n'est que plus tard que nous

nous rendîmes un peu compte de ce que c'était. Parce que j'avais plusieurs enfants, je ne fus pas appelé sous les drapeaux. Quoi qu'il en soit, la guerre ne nous déranga pas beaucoup; je continuai à travailler comme auparavant; les salaires devinrent plus élevés et c'est tout.

J'ai commencé à jouer dans une équipe de crosse à l'âge de 18 ans; je faisais partie de l'équipe Cayuga; nous jouions contre les Onondagas, les Mohawks, les Hauts Cayugas, contre les Iroquois américains de Tonawanda et de Cattaraugus; nous avons aussi joué contre des équipes de Blancs, de Dunnville et de Fort Érié. Je me suis toujours bien entendu avec les joueurs de mon équipe. J'ai joué pendant 20 ans.

L'enfant qui suivit fut Marie, aujourd'hui âgée de 35 ans et qui a épousé Joe Henry le fils illégitime d'Edward Henry; ils vivent à Burlington, et appartiennent toujours à la religion de la Grande Cabane et reviennent toujours pour la danse de la Nouvelle Année et celle du Maïs Vert. Ils ont maintenant quatre garçons et trois filles: la famille continue de parler Cayuga, bien que tout le monde sache parler anglais.»

Harrison naquit en 1918 et mourut du croup deux ans plus tard. «Nous n'eûmes ni le temps ni les moyens d'appeler le médecin ou le devin. Il fut enterré chez Huron Skye où il y a un cimetière indien; il y eut deux veillées mortuaires ainsi que la cérémonie du dixième jour. Cleveland naquit en 1919 et Alton, le dernier enfant qui survit, vit le jour en 1920.» La femme de Pat eut ensuite trois enfants qui moururent tous quelques minutes après leur naissance.

Rose se maria la première à 16 ans; c'est Pat, devenu ministre du mariage, qui la maria. Marie se maria la deuxième à l'âge de 18 ans. Curtis se maria à 20 ans et alla vivre à Burlington. Pat ne put les marier parce que la femme de Curtis avait déjà été mariée et ne vivait plus avec son mari. Alton se maria à l'âge de 16 ans à une fille âgée de 15 ans; c'est Pat qui les a uni. Sam, l'aîné des enfants de Pat, se maria, passée la trentaine, à une Indienne de Cattaraugus dont il se sépara; ils eurent un enfant qui mourut à Buffalo. Maintenant, il vit ici, avec une autre femme.

«En 1918, alors que j'étais aux champs, un soir, j'appris que la guerre était finie; j'entendis le bruit des réjouissances à Calédonia. Je cultivais à peu près 15 acres de terre, dont 5 en avoine et 10 en orge. L'année suivante, je semai du blé. Tout allait assez bien quand un de mes chevaux se cassa la jambe; j'en achetai un autre pour quatre-vingts dix dollars et vendis l'autre pour la peau, au prix de neuf dollars. En 1920, un soir, je dis à Huron d'aller faire boire le cheval à la rivière où nous avions pratiqué un trou dans la glace. Le cheval s'enfonça

les pattes dans l'eau glacée et prit froid; il mourut le printemps suivant; je décidai alors de ne plus faire d'agriculture parce nous n'étions pas équipés pour cela. Je vendis tout ce que je possédais d'instruments aratoires et décidai d'aller cueillir des fraises. Je n'ai pas fait d'agriculture depuis ce jour. Depuis 1921, jusqu'en 1937, je continuai de cueillir des fruits le printemps et l'été et de travailler en forêt et un peu partout pendant l'hiver.

En 1937, j'héritai la propriété de ma cousine Annie; nous déménageâmes et nous nous mîmes à cultiver des fraises et des framboises. Je continuai à pratiquer cette culture jusqu'en 1945 alors que je tombai malade et que j'eus à discontinuer. Avec ces fruits, je me faisais à peu près sept cent dollars par année; je n'avais pas besoin de travailler l'hiver parce que cet argent suffisait à nous faire vivre tout au long de l'année.

Aux alentours de 1920, je fus élu second chef du clan de la tortue en remplacement de Bob Fishcarrier qui avait quitté le conseil des chefs à cause d'une dispute. Le premier chef, étant malade, n'allait pas au conseil souvent; c'est moi qui le remplaçais. En 1924, le gouvernement canadien déposa le conseil des chefs et le remplaça par un conseil électif, qui ressemble à un conseil de village chez les Blancs. Le conseil des chefs continua de se réunir clandestinement et j'assistais aux séances. Un jour, Joe Jacobs, le premier chef, mourut. Je m'attendais à le remplacer. À la séance suivante, j'allai donc au conseil et pris ma place habituelle. Tout à coup, quelqu'un vint s'asseoir près de moi.

'Que fais-tu ici?' lui demandai-je.

'Je remplace le premier chef,' me dit-il.

Il me dit qu'il était chef et que c'était pour cela qu'il était assis où il était. Ce geste des matrones qui l'avaient choisi sans penser à moi me fâcha tellement que je quittai le conseil sur le champ et que je n'y mis plus jamais les pieds. Mon fils Huron mourut à quelques temps de là.

En 1936, je fus élu au conseil électif; l'année suivante je me fis battre; plusieurs chefs ne votent pas à ces élections, surtout les Onondagas chez qui se tiennent les réunions de l'ancien conseil des chefs; les Cayugas votent maintenant beaucoup plus qu'auparavant.»

Selon Pat, l'ennemi s'est introduit dans la Grande Cabane, à l'intérieur de la ligue des nations sous la forme des chrétiens. Les chefs ont failli à leur devoir en laissant les chrétiens faire des adeptes parmi eux. «Malheureusement, dit Pat, je n'ai pas été assez longtemps dans le conseil pour savoir tout ce qui a trait au gouvernement indien. Avant d'être chef, j'étais trop jeune pour me soucier d'apprendre tout cela. Quand le gouvernement a déposé le conseil héréditaire des chefs nous sommes dits : à quoi bon?

Je peux dire,» dit Pat, «qu'à venir jusqu'à l'âge de 54 ans, j'ai mené une vie heureuse. Mes années d'école furent heureuses; j'aimais à courir, à me baigner, à apprendre mes leçons, à manger. Plus tard je me mariaï et là encore je fus heureux. J'étais heureux d'avoir des enfants; toute ma vie, j'ai été heureux d'avoir des enfants à mes côtés. Quelquefois, ça été dur mais nous avons toujours fini par passer à travers nos difficultés. Quand je ne gagnais qu'un dollar et qu'il nous fallait tout acheter, c'était très dur. Mais le printemps arrivait et la vie redevenait belle; nous partions cueillir des fruits et au soleil et à la chaleur, tout finissait par s'arranger.

Il y a 27 ans, je fus malade tout l'hiver mais nous n'eûmes pas trop de difficulté parce que j'avais des pommes de terre en abondance et un gros cochon. Nous ne souffrîmes pas trop, à cause de ces provisions et du secours que le conseil nous a donné. Nous passâmes l'hiver assez bien; nous fîmes une corvée; dans la même journée, les gens coupèrent 15 cordes de bois. Ce qui nous suffisait amplement pour l'hiver. Le docteur Davis vint me voir et me dit de faire attention à ma santé; il me donna des toniques à prendre. Tous les jours, mes enfants me portaient dehors comme le médecin l'avait prescrit; on me disait que l'air pur était bon pour moi. Ce n'est que depuis cinq ans que j'ai recommencé à être malade pour de bon; je souffre maintenant d'hypertension.»

Depuis quelques temps déjà, je savais que Pat ne vivait plus avec sa femme et qu'il vivait avec une autre. De lui-même il ne m'a rien dit. Vers la fin de l'enquête, je lui posai la question à brûle-pourpoint. Il n'eut pas l'air de se troubler et me répondit qu'il s'était séparé de sa femme en 1928. «C'est elle qui m'a quitté pour aller vivre avec un autre homme, dit-il. Nous ne nous sommes pas querellés du tout. Le printemps précédent, comme j'étais encore trop malade pour aller à la cueillette des fruits, ma femme me dit qu'elle irait elle-même; ce qu'elle fit. Pendant qu'elle était là, elle vécut avec un Jacobs; j'entendis vaguement parler de cela; je pris des renseignements et petit à petit je fus assuré de ce fait. Je lui dis donc, l'année suivante, que si elle voulait mener une telle vie, libre à elle, mais qu'elle ne devrait pas mener cette vie-là, ici; je lui dis que si telle était son intention, elle devrait partir.

'Oui, dit-elle, c'est ce que je vais faire.'

Et elle partit. Je ne l'ai pas revue depuis ce temps-là; je ne lui ai pas adressé la parole. Ce départ ne me fit rien; je ne courus pas après elle; je ne la priai pas de revenir. Au début, ce fut évidemment difficile à cause des enfants, mais nous réussîmes à passer à travers nos difficultés.

Quand ma femme m'a quitté, mes deux filles étaient assez grandes à ce moment-là pour prendre soin des

autres enfants et de moi-même; je continuai à faire la même vie qu'auparavant. Je ne voulais pas du tout me séparer de mes enfants parce que élever une famille, c'est ce qui compte dans la vie. Je ne voulais pas non plus entendre parler du Mohawk Institue parce que les enfants qui en sortent sont toujours plus ou moins anglicisés; je croyais que ça suffisait de les envoyer à l'école ici.

Ma femme vécut ensuite avec quatre hommes; elle est maintenant avec un Fishcarrier. Ce n'est pas un cas isolé, dit Pat, nous voyons beaucoup de ces choses-là sur la réserve.» Pat voit là l'influence de certaines femmes qui en incitent d'autres à quitter leur mari: «Vous ne devriez pas tant peiner, leur disent-elles, regardez-moi, j'ai beaucoup de plaisir, je ne travaille pas autant que vous, je mange toujours à ma faim et ne me fatigue jamais. I have a big time.» Pat croit que dans cette affaire c'est lui qui a raison et que c'est pourquoi il n'a pas supplié sa femme de revenir à la maison; pendant dix ans il a patienté, élevé ses enfants et ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il a décidé de prendre une autre femme. Selon lui, il n'aurait pris cette femme que parce qu'elle était pauvre et sans foyer avec une petite fille sur les bras; il aurait attendu la mort du mari de cette femme pour vivre avec elle. Or, le mari, je l'apparis plus tard, mourut en 1947 et Pat vivait avec la femme depuis 1935.

En conclusion, Pat dit que ça ne sert à rien de se révolter, il faut prendre ce que l'on a. C'est notre sort, humains, de travailler et de «manger de la misère».

Depuis un certain nombre d'années, Pat est malade et se plaint énormément de ses maux; il m'a souvent dit qu'il se pourrait qu'il fût ensorcelé. Quelques fois, il y croit réellement et d'autres fois il croit que son mal est physique et que la médecine des Blancs peut le sauver. Ces jours-ci (août 1950) après avoir fait l'essai d'un remède qui devait le sauver, ses doutes l'ont repris. Hier, il a raconté sa maladie à Bill Johnson, un chef Cayuga, qui lui a dit avoir subi les mêmes symptômes; ce chef est allé voir une vieille femme qui lui a dit qu'il était ensorcelé. Là-dessus, Johnson est allé voir un autre sorcier plus puissant pour faire disparaître son ensorcellement; depuis ce temps il est mieux. Pat se demande donc si ce n'est pas la même chose qui lui est arrivé. Il veut aller voir la même personne et se faire dire son mal. Pat croit connaître la personne qui l'a ensorcelé; un jour qu'il jouait au croquet avec un Harris, il se disputa avec lui. Harris lui dit: «Tu ne seras pas toujours aussi fort; fais attention à toi.» «C'est probablement lui qui m'a ensorcelé alors,» de dire Pat. «D'ailleurs, j'ai déjà entendu dire que ce Harris est sorcier. Harris voulut un jour acheter un camion d'une personne qui refusa de lui vendre parce

qu'il n'avait pas d'argent. Le camion fut alors vendu à une autre personne, mais, deux jours après, il brûla. C'est Harris qui l'avait ensorcelé.» Mais en y pensant bien, Pat se dit qu'après tout ce n'est peut-être pas Harris; en effet, la partie de croquet en question eut lieu il n'y a que trois ans et sa maladie a commencé il y a cinq ans.

«S'il y a quelqu'un qui m'a ensorcelé, c'est plutôt le couple Jamieson,» dit Pat. «Sa femme est 'bad' et connaît sans doute bien des choses au sujet de la magie; chaque fois qu'il y a quelque chose qui ne va entre un homme et une femme, cette femme Jamieson va trouver un des conjoints et s'offre à lui procurer un philtre d'amour pour faire revenir l'amoureux refroidi. Un jour, 'my Mrs.' qui était malade rendit visite à une tireuse de cartes qui lui dit: «Je vois que vous n'êtes pas bien; votre mari non plus n'est pas bien; il a été ensorcelé par des personnes de vos relations.» Depuis ce temps, ajoute Pat, nous cherchons qui aurait bien pu nous faire cela; ce sont évidemment des gens qui nous en veulent. Après bien des hésitations, je crois bien maintenant que ce sont ces Jamieson.» Voici pourquoi: un Silversmith vivaient dans les environs et il était marié; sa fille, mariée elle aussi, habitait chez lui. Silversmith avant de mourir, donna l'usufruit de sa propriété à sa femme et la propriété elle-même à ses deux petits-enfants, les enfants de la fille qui vivait avec lui. Cette fille devait prendre soin de la ferme de Silversmith. Il mourut. Sa fille continua de demeurer avec sa veuve et tout alla bien jusqu'à ce que la fille meure à son tour. Le gendre ne put s'entendre avec la belle-mère, laissa là ses deux enfants et partit avec une autre femme. Comme la veuve de Silversmith ne pouvait pas faire vivre les deux enfants de sa fille décédée, elle appela son autre fille, qui avait épousé un Jamieson et le couple vint vivre avec elle et les deux enfants. La chienne prit vite. Madame Jamieson aurait voulu que sa mère lui léguât tout la terre; celle-ci refusait; elle voulait plutôt lui donner la moitié de la terre et l'autre moitié aux deux enfants de sa fille décédée. Comme Pat avait fait fonction de témoin au premier testament de Silversmith, on vint lui demander son avis; il répondit que la veuve Silversmith ne pouvait rien léguer puisqu'elle n'avait que l'usufruit de la propriété. Les Jamieson n'aimèrent pas beaucoup cette réponse qui n'allait pas dans leur sens et se fâchèrent contre Pat.

Peu de temps après, une troisième fille de Silversmith vint enlever la veuve de Silversmith, sa mère, et l'amena chez-elle. Cette fille fit faire un testament à sa mère; dans l'intervalle, le conseil indien avait annulé le premier testament de Silversmith et accordé la propriété à la veuve. Pat rédigea le testament. La veuve mourut; elle léguait la moitié de la terre à celle de ses filles qui

l'avait enlevé aux Jamieson et l'autre moitié aux deux enfants de sa fille décédée. Les Jamieson n'eurent rien et durent quitter la maison qu'ils habitaient. Ils se trouvèrent une autre maison, près de celle de Pat. Jamieson avait un cheval qui venait manger le foin de Pat; ce dernier l'avertit d'empêcher le cheval de manger ce foin. Jamieson ne bougea point. Pat saisit le cheval et le renferma dans son étable; il avertit Jamieson qu'il ne pourrait ravoir son cheval que s'il payait le foin. Jamieson ne fit rien. Pat fit venir les gendarmes; ils obligèrent Jamieson à vendre son cheval dix dollars pour payer le foin de Pat. «Depuis ce temps,» dit Pat, «les Jamieson sont fâchés contre ma femme et moi. Bien qu'ils aient continué à nous parler, on peut voir qu'ils nous portent rancune, qu'ils ont quelque chose contre nous. Il est probable que ce soit la Jamieson qui m'ait ensorcelé.» Pat tomba malade deux ans après l'incident du cheval, ce qui ne semble pas le gêner. Il essaie de trouver un sorcier plus puissant que la Jamieson et qui puisse le désensorceler.

Un jour, je demandai à Pat s'il connaissait l'histoire du Grand Serpent. «Dans ma jeunesse, dit-il, j'ai entendu beaucoup d'histoires mais depuis, je ne les ai pas réentendues; je ne crois pas qu'il y ait personne qui les redise aujourd'hui. D'ailleurs, ce sont des superstitions, des mensonges que j'aurais honte de raconter à qui que ce soit. Les gens d'aujourd'hui ont autre chose à faire que de se raconter des légendes; quand nos vieux sont morts, ces histoires sont mortes avec eux. Ces gens-là étaient des naïfs, des gens qui croyaient tout ce qu'on leur racontait; ils n'étaient ni plus ni moins que des sauvages. À mes enfants, moi, je raconte des choses du passé qui sont réellement arrivées. Mes petits-enfants lisent les 'comics' et autres choses de ce genre. D'ailleurs, les légendes du temps passé, ce sont des

'comics'; 'Superman', c'est quelque chose qui n'est pas arrivé, les contes du temps passé, c'est la même chose. Voici le début d'un des ces contes: un jour, il y avait une pauvre vieille que vivait avec son petit-fils; elle lui demande d'aller chasser quelque chose à manger; le garçon part avec un arc et une flèche. Il voit dans le lointain une petite maison dont il aperçoit la fumée de la cheminée; *en un bond*, il est rendu à la maison; il voit un vieillard et le tue d'une flèche. Revenu chez lui, il dit à sa mère qu'il ne s'est rien passé mais tout se découvre un peu plus tard... C'était des contes comme celui-là qu'on nous racontait... imaginez sauter des milles et des milles *d'un seul bond*... »

Un autre jour, Pat me dit: «aujourd'hui, je vais bénir un mariage; ça me prendra à peu près quinze minutes. Je vais marier Anderson Bill qui a vécu avec la femme qu'il épouse depuis 30 ans. Ils sont devenus mieux pour les deux; lui est rhumatisant et elle asthmatique; ils ont tous les deux peur que s'ils meurent avant de se marier, le survivant sera dépossédé des biens que l'autre lui aura laissé en mourant. Il y a plusieurs cas semblables.»

Pat chanta pour moi les chants qu'il a exécuté pendant sa vie aux cérémonies religieuses de la Grande Cabane. Un jour qu'il allait chanter au magnétophone, j'annonce sa chanson et je fais entendre ce que j'ai enregistré pour être bien sûr que l'appareil fonctionne bien. Quand Pat eut chanté je voulus lui faire entendre ce qu'il avait chanté mais rien n'était enregistré à cause d'un oubli de ma part; c'est alors qu'il dit que peut-être, après tout, il devrait pas chanter ce rituel en dehors de la Grande Cabane parce qu'il pouvait lui arriver malheur. Il ne voulut pas revenir là-dessus et refusa de chanter par la suite.